
Allocution de M. Jean Bouffartigue, président de l'Association

Jean Bouffartigue

Citer ce document / Cite this document :

Bouffartigue Jean. Allocution de M. Jean Bouffartigue, président de l'Association. In: Revue des Études Grecques, tome 124, fascicule 2, Juillet-décembre 2011. pp. 21-29;

[https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_2011_num_124_2_8053;](https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_2011_num_124_2_8053)

Fichier pdf généré le 11/03/2024

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 22 JUIN 2011

ALLOCUTION DE M. JEAN BOUFFARTIGUE

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION

MESDAMES, MESSIEURS, CHERS COLLÈGUES,

Il y a quelque ressemblance entre l'intervention du Président de notre Association lors de l'Assemblée générale et le mythique chant du cygne, évoqué par Platon dans le *Phédon*. Selon Platon en effet le cygne, quand il a le sentiment qu'il va mourir, fait entendre son chant le plus abondant, *pleista*, et le plus beau, *kallista*. Le Président, quand il sait qu'il va cesser de l'être, se voit offrir l'occasion de s'exprimer devant vous d'une manière plus consistante et plus travaillée qu'il n'a pu le faire au cours de son bref mandat. Pour ma part, je n'entends pas me comparer à l'oiseau symbolique du *Phédon*, et encore moins rivaliser avec lui dans le domaine de la beauté ; en revanche, mon discours, c'est vrai, sera, comme son chant, plus long qu'à l'ordinaire.

Ainsi le veut la tradition, Il est juste que chaque année d'exercice soit ponctuée par une sorte d'acte de langage à la faveur duquel notre association s'éprouve et s'informe. L'information essentielle qui est dispensée en cette occasion concerne les travaux de certains d'entre nous et les mérites qu'ils ont obtenus dans l'entreprise consistant à encourager les études grecques. Mais c'est l'inévitable clôture que la nature impose aux travaux de nos adhérents qui fixe le moment adéquat pour en faire le résumé et l'éloge. De sorte que ces éloges mêlent obligatoirement la tristesse à l'admiration et à la reconnaissance. Comme chaque année, la moisson des deuils a été amère, et c'est pour moi un devoir que de rendre hommage à nos disparus, du moins à ceux et celles dont la disparition a été portée à notre connaissance. Dans certains cas, l'information nous arrive très tard, et il est à craindre que quelques-uns d'entre nous, peut-être, ne nous quittent à notre insu.

Je parle d'information tardive, et deux exemples vont suivre. Nous n'avons appris qu'à la fin de l'été 2010 deux décès survenus en octobre 2009. Le premier est celui d'Henri Bouvier, qui adhéra à notre association en janvier 1966, présenté par Jean Pouilloux et Georges Roux. Né en 1924, Henri Bouvier obtint l'agrégation de grammaire en 1955. Docteur de 3^e cycle sur un sujet d'épigraphie thessalienne, il était rattaché à l'Institut Fernand Courby de Lyon, ville où il a enseigné à partir de 1961 comme professeur de français, latin et grec au lycée du Parc.

L'autre décès tardivement connu est celui de Raymond Bogaert, qui fut membre de notre association depuis 1975. Raymond Bogaert, de nationalité belge, est né à Anvers en 1920. Il accomplit ses études universitaires à l'Université de Gand. A 25 ans il devient professeur de langues anciennes à Malines, Un an plus tard il est affecté à l'Athénée de Kapellen. Il demeure à ce poste jusqu'en 1961. Cette année-là il soutient sa thèse de doctorat en

néerlandais, sur un sujet qui se traduit « La banque chez les Grecs anciens ». Il entre alors comme assistant à l'Université de Gand, une université où il ne cessera d'enseigner, comme professeur à partir de 1973.

Les activités de recherche et d'enseignement de Raymond Bogaert se déploient dans les divers domaines de l'épigraphie, de la papyrologie et de la numismatique, disciplines qui lui fournissent un matériel exploité avec une rare compétence dans ce qui est la véritable clef de sa recherche, l'histoire économique des sociétés anciennes. Ses très nombreuses publications, bientôt écrites en français, en allemand, ou en anglais, mais surtout en français, font de lui un des plus grands spécialistes de ce secteur de recherche, et particulièrement de la banque, dans un domaine spatio-temporel qui couvre la Grèce et l'Orient depuis l'âge classique jusqu'à l'époque impériale. Incontestablement, ses maîtres livres sont d'une part *Les origines antiques de la banque de dépôt*, publié à Leyde en 1966, dans lequel il a abordé avec succès la *terra incognita* des opérations de banque en Mésopotamie après s'être acquis la compétence nécessaire dans la lecture du cunéiforme ; et d'autre part *Banques et banquiers dans les cités grecques*, publié à Leyde en 1968. La banque dans l'Antiquité, et tout particulièrement la banque en Egypte gréco-romaine, lui est devenue si familière qu'il en retrace naturellement l'image vivante et diverse, toujours justifiée par une analyse rigoureuse des documents. On en retrouvera un échantillon dans son recueil publié à Florence en 1994, *Trapezitika aiguptiaka*, recueil de recherches sur la banque en Egypte gréco-romaine.

La fibre philologique, voire littéraire, qui vibre en chacun d'entre nous ne manquera pas de réagir en apprenant grâce à un de ses biographes que la vocation de ses recherches lui est venue alors qu'il avait pris pour sujet de son travail de fin d'études le *Trapézitique* d'Isocrate. Il faudrait qu'un jour, et sans attendre leur décès, on dresse la liste de tous nos amis des autres pays qui nous ont fait l'honneur de se joindre à nous. Le professeur Raymond Bogaert en serait un représentant des plus distingués.

Le 28 juin 2010 décédait Denis Roques, professeur de grec à l'Université de Metz, membre de notre association depuis 1987. Décès prématuré et cruel qui est venu interrompre une belle carrière d'enseignant et de chercheur. Né en 1948, Denis Roques a enseigné depuis 1975 à l'Université de Metz, comme maître de conférence d'abord, puis comme professeur.

Il est connu de la communauté scientifique comme un éminent spécialiste du personnage attachant qu'est Synésios de Cyrène, évêque et homme de lettres, je dirais plutôt homme de lettres et évêque. Mais son intérêt pour l'œuvre écrite de Synésios l'a immédiatement conduit à une curiosité soutenue pour l'environnement de cette œuvre, à savoir la cité de Cyrène et la Cyrénaïque dans la période de l'Antiquité tardive. Il est l'auteur, dans la C.U.F., de la traduction et du commentaire des deux tomes de la correspondance de Synésios, en collaboration, pour l'établissement du texte, avec Antonio Garzya, professeur à l'Université de Naples et membre de notre association.

Les recherches qu'il a effectuées sur le corpus épistolaire de Synésios sont réunies dans une importante publication intitulée *Etudes sur la correspondance de Synésios de Cyrène*, parue dans la collection *Latomus* en 1989, dans laquelle il fournit des informations essentielles sur la chronologie de son auteur et sur la nature des relations qui l'unissaient à ses différents correspondants. Mais il avait depuis deux ans déjà publié ce qui est et restera son œuvre maîtresse, sous le titre *Synésios de Cyrène et la Cyrénaïque du Bas-Empire*.

Depuis lors, Denis Roques est également connu comme le plus grand connaisseur de la Cyrénaïque sous son aspect tardo-antique. On trouvera dans ce grand livre des informations lumineuses et précieuses sur la géographie naturelle et politique de la Cyrénaïque, sur la société de la province et les problèmes politiques qui l'animaient, sur le trait fondamental qu'y représentait la présence de l'armée dans toute la complication de ses structures plusieurs fois réformées, sur la vie religieuse, et sur la vie économique. Une œuvre maîtresse, donc, mais qui pour Denis Roques n'était pas une œuvre définitive. Travailleur acharné, enquêteur passionné, présent sur le site aussi souvent que possible — il faisait partie depuis 1979 de la Mission française archéologique en Libye — il n'a pas cessé de compléter la description de cette province dans différents détails. Quant au dernier état de ses investigations dans les domaines culturel et religieux, on peut le trouver résumé dans les 67 pages de l'article *Kyrenel Kyrenaika* qu'il a donné il y a deux ans au *Reallexikon für Antike und Christentum*.

Mais déjà Denis Roques avait cédé à un nouvel attrait, et l'attention critique qu'il avait dû porter aux historiens anciens qui lui fournissaient sur la Cyrénaïque des informations indispensables mais pas toujours fiables, lui avait ouvert un nouveau champ de recherches : l'historiographie grecque de l'Antiquité Tardive. Dès 1990 il faisait paraître dans la collection « La Roue à livres » une traduction d'Hérodien, *Histoire des empereurs romains de Marc Aurèle à Gordien III*, et une traduction d'une partie de l'histoire secrète de Procope de Césarée, la *Guerre contre les Vandales*. Au moment de sa disparition, il avait presque terminé, pour la même collection, toujours de Procope, les *Constructions de Justinien* et les *Guerres Gothiques*. Sa curiosité le poussait toujours plus loin dans l'univers byzantin. Il avait commencé à travailler sur des textes du IX^e siècle. La façon dont il parlait de ses travaux, dépourvue du moindre pathétique et du moindre apitoiement, n'en est pas moins déchirante. Il savait que ses jours étaient comptés et qu'il ne pourrait achever l'œuvre commencée. Tout son espoir résidait dans l'avènement de jeunes chercheurs capables de remplir cette mission.

Je ne voudrais pas paraître faire un quelconque rapprochement entre ses soucis de santé et la publication, en 1995, d'une jolie pièce intitulée *Tombeaux grecs*, mais je compte comme un de ses dons importants cette petite anthologie d'épigrammes funéraires empruntées à diverses sources, d'une présentation très simple, sans notes, avec simplement le texte grec et une traduction d'une grande sensibilité. Parmi les nombreuses publications qu'il a laissées dans des revues ou des recueils, je me bornerai à attirer l'attention sur la qualité de ses articles de vulgarisation, car ils montrent à quel point Denis Roques avait le souci de transmettre et d'enseigner. Le rayonnement qu'il a exercé dans son métier d'enseignant à Metz est considérable, et sa disparition a profondément endeuillé ses collègues et étudiants. Les uns et les autres ont fait paraître ensemble un recueil d'hommage et de souvenirs dans un numéro de la revue *Kallirhoé*. On y découvre une personnalité hors du commun. Denis Roques n'était pas un personnage facile, mais il était d'une sûreté à toute épreuve et d'une honnêteté d'acier. L'appréhension qu'il suscitait chez ses étudiants allait de pair avec, et bientôt s'effaçait devant, un profond respect et un attachement indéfectible. On lit dans leurs témoignages, y compris chez ceux qui ne craignent pas de dire qu'ils se sont parfois vu traiter avec rudesse, voire avec injustice, un sentiment unique et émouvant, la désolation d'avoir perdu leur professeur.

C'est en novembre 2010 que nous a quittés Jacques Raison, membre de notre Association depuis 1960. Jacques Raison, né en 1923, a fait sa carrière comme directeur de recherches au CNRS dans le domaine des études crétoises et minoennes. Ses recherches ont eu deux volets. Un volet archéologique qui l'a conduit sur le site de Cnossos, et un volet épigraphique qui l'a confronté à l'énigme du linéaire A. C'est le site du palais de Cnossos qui a mobilisé son activité archéologique. L'objectif qu'il se fixa était ambitieux : rien de moins que l'analyse de l'ensemble du quartier nord du palais. En 1969, au cours de ses travaux, il fit paraître à Rome un répertoire de photographies et de plans sous le titre *Le grand palais de Cnossos*. L'état achevé de ses travaux fut livré en 1988 dans un beau livre, en deux volumes bientôt réunis en un seul, intitulé *Le palais du second millénaire de Knossos. Le quartier Nord*. Les photographies y sont nombreuses aussi, mais l'important est le travail d'analyse des éléments du site.

Au cours de ses recherches en Crète, Jacques Raison avait rencontré des vases et des tessons porteurs de ces signes dont l'ensemble forme une écriture qui est appelée linéaire A. Il entreprit de rassembler ces pièces porteuses d'inscriptions dans une étude particulière intitulée *Les vases à inscriptions peintes de l'âge mycénien et leur contexte archéologique*, livre paru en 1968, où chaque inscription ou presque est accompagnée de sa photographie. La documentation qu'il avait amassée en matière de linéaire A l'incita à contribuer à l'étude de cette écriture dans une tâche modeste mais indispensable et requérant un maximum de patience et de précision. En collaboration avec Maurice Pope, il réalisa trois instruments intitulés *Index du linéaire A*, en 1971, *Index transnuméré du linéaire A* en 1977, *Corpus transnuméré du linéaire A* en 1980. Le premier de ces trois ouvrages, qui comporte les fac-similés des signes, offre également un avant-propos général sur le linéaire A et avertit le lecteur que le déchiffrement de l'écriture étudiée n'est pas dans les ambitions du présent ouvrage. Le troisième ouvrage fournit aussi des fac-similés et donne des indications sur les supports ainsi que les lieux et les circonstances de leur découverte. Le deuxième est d'une

sobriété impitoyable et ne fournit que des chiffres et des codes. Je retiendrai de son avant-propos deux formules. Par la première, Jacques Raison nous dit que l'étude du linéaire A est une discipline passionnante et ardue. Dans la seconde, il considère que la voie, en ce domaine spécial, est étroite pour une recherche loyale et une science totalement probe. En lisant cela on regrette de ne pas avoir le minimum de formation nécessaire pour apprécier un travail aussi utile qui marque un véritable dévouement à la connaissance. Mais il me plaît de saluer en notre ami disparu un chercheur non seulement efficace, mais aussi loyal et totalement probe.

La vie de Jacqueline de Romilly s'est achevée le 18 décembre 2010. Elle était entrée dans notre Association en 1937, en avait été le Secrétaire général de 1951 à 1960, puis la Présidente en 1962-63. Par ailleurs, elle était membre d'autres sociétés, comme on le sait. De l'Académie Française, mais aussi de l'Académie royale des sciences et Lettres de Danemark, de la British Academy, de l'Académie d'Athènes, de l'Akademie der Wissenschaften de Vienne, de la Bayerische Akademie der Wissenschaften, de l'American Academy of Arts and Sciences. Professeur honoraire au Collège de France, elle était aussi Docteur *honoris causa* à Oxford, Athènes, Dublin, Yale, Montréal, Heidelberg. Autant dire que l'hommage que nous lui rendons ici s'adresse à un personnage dont l'envergure dépasse sensiblement le cadre de notre Association, et de nos frontières. Elle n'en reste pas moins l'une des nôtres, et ce qui nous blesse le plus n'est pas la disparition d'un immense savant, d'un des plus grands défenseurs et illustrateurs de la Grèce antique, mais la fin de sa présence à nos côtés.

Je vous avoue que j'ai eu la bouche un peu écorchée il y a quelques secondes quand la grammaire française m'a contraint de parler d'un savant, d'un défenseur et illustrateur, alors que Jacqueline de Romilly a été en plusieurs occasions la première femme à occuper des postes et fonctions jusque-là toujours assumés par des hommes. Ce sont là des événements non négligeables dont elle ne tirait pas vanité mais qui contribuent à la situer comme personnage historique.

Jacqueline de Romilly, qui gardera ce nom pour la postérité philologique et humaniste, est née Jacqueline David le 30 mars 1913. Jacqueline David est aussi le nom qui figure sur sa tombe. Son père Maxime David, normalien agrégé de philosophie, est tué aux tout premiers jours de la guerre de 14. Dès lors sa mère, dont le nom de plume sera Jeanne Maxime David, une femme elle aussi exceptionnelle, prend en charge l'éducation de sa fille, dans une relation très forte que Jacqueline de Romilly a évoquée dans plusieurs de ses livres et notamment dans son tout dernier, intitulé simplement *Jeanne*. Dès ses études secondaires la jeune élève révèle son goût et ses dons pour la littérature et la civilisation antiques, et elle est la première jeune fille à devenir lauréate du Concours général. Mais ce n'est que la plus précoce de ces conquêtes que j'évoquais à l'instant. Le premier prix, elle l'obtint en latin. En grec elle n'eut que... le deuxième. Pourtant c'est bien le grec qui la séduisit, qui la happa pourrait-on dire, dès sa scolarité à l'ENS de la rue d'Ulm où elle entra en 1933, car elle commença à y travailler sur Thucydide. Agrégée en 1936, elle est peu après nommée au lycée de Bordeaux. Les lois du gouvernement de Vichy lui interdisent alors d'enseigner. Elle sera réintégrée après la guerre, et soutiendra en 1947 sa thèse sur *Thucydide et l'impérialisme athénien*. Elle exerce d'abord comme professeur à la Faculté des lettres de Lille dès 1949, puis en 1957 à la Sorbonne. Elle a alors 44 ans. En 1973 elle est élue, première femme, au Collège de France, sur la chaire intitulée « La Grèce et la formation de la pensée morale et politique ». En 1975, elle est encore la première femme à entrer à l'Institut, à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres. En 1988, c'est à l'Académie Française qu'elle est élue.

Nous venons de parcourir une carrière à tous égards exemplaire, non pas au sens de représentative, car elle s'est déroulée à une époque où les femmes souffraient encore manifestement de la discrimination, mais au sens où elle constitue un modèle qu'on ne s'avancera pas beaucoup en qualifiant d'indépassable. Ce qui l'a poussée dans cette ascension, c'est évidemment la qualité exceptionnelle de ses travaux scientifiques.

La bibliographie de Jacqueline de Romilly est immense et il n'est pas envisageable de la retracer devant vous. Que faire devant ce monument ? En signaler les points extrêmes, l'alpha et l'oméga, *Thucydide et l'impérialisme athénien*, en 1947, et *La grandeur de l'homme au siècle de Périclès*, en 2010 ? Tentons plutôt d'en dégager les grandes lignes.

On peut logiquement la diviser en plusieurs zones d'intérêt. Thucydide, d'abord, avec des ouvrages clés mais aussi la publication dans la C.U.F. de la *Guerre du Péloponnèse*, dans laquelle elle a joué un rôle primordial, tantôt seule editrice tantôt en collaboration avec Louis Bodin ou Raymond Weil. Mais aussi la tragédie grecque, et puis Homère, avec son très remarquable *Hector*. Tout un ensemble de livres et d'articles se penchent sur la vie politique, morale et intellectuelle de la cité athénienne. Un autre ensemble, très important, et là nous sortons de la recherche philologique proprement dite, est constitué par des ouvrages qui entendent rendre raison de l'étonnant paradoxe qui consiste à enseigner, et à vouloir enseigner, aujourd'hui une langue, une littérature et une pensée datant de 25 siècles et plus.

Enfin on ne saurait oublier ces livres où, en dehors de toute posture universitaire, elle laisse comme une peinture de ses expériences, de ses soucis et de ses émotions. Il en est dix qui répondent à cette définition, dont l'ultime, paru après son départ, sous le simple titre *Jeanne*, et consacré, comme je l'ai dit, à sa mère.

Le trait commun à tous les sujets qu'elle a traités en tant qu'experte est l'auto-perception, par les poètes et les penseurs dans la Grèce d'Homère à Thucydide, de la condition de l'homme et du citoyen. La profondeur de leur pensée et l'éclat de leur langage rendent leur lecture aujourd'hui encore indispensable. Mais cela ne va pas de soi. D'où ces questions qui résonnent : *Pourquoi la Grèce ?* ou *Pourquoi Ulysse ?* Les textes qu'explore Jacqueline de Romilly sont des textes lourds de sens. Un des traits notables de sa méthode consiste à privilégier l'expression de sa pensée et de ses conclusions sous la forme de livres relativement concis, entre 180 et 220 pages, chacun étant bien centré sur un des aspects de la grande question. Le ton en est serein et sûr, mais pas péremptoire et l'insatisfaction qui est le lot du chercheur s'y fait sentir sans ostentation. Il est clair que l'essentiel de ce que nous apporte Jacqueline de Romilly est inscrit dans le texte de ses ouvrages et non dans un appareil de notes. Permettez-moi, puisque l'occasion ne se prête pas à une critique détaillée de cette œuvre imposante, de distinguer certains livres en fonction de mes préférences personnelles. Sur l'île déserte, j'emporterais *Histoire et raison chez Thucydide*, parce qu'il livre les secrets du discours historique et parce qu'il apprivoise l'intelligence stupéfiante de l'historien athénien. J'emporterais *Patience mon cœur* parce qu'il fournit des données décisives dans l'histoire de la notion de conscience. Et *L'évolution du pathétique d'Eschyle à Euripide* parce qu'il met à nu l'essence du théâtre occidental.

Jacqueline de Romilly a beaucoup donné. Elle a sans doute aussi beaucoup reçu de ses contacts nombreux avec ses collègues du monde entier. Elle appréciait tout particulièrement les rencontres avec les étrangers. Je veux vous citer une confidence qu'elle nous laisse dans un petit livre dont je vous recommande la lecture, ne serait-ce que pour ne pas oublier à quel point l'humour caractérisait Jacqueline de Romilly autant que l'exigence. Il s'agit d'un recueil de souvenirs tantôt amusés, tantôt graves intitulé *Le sourire innombrable* et publié en 2008. Jacqueline de Romilly y déclare ceci :

« Mes rencontres avec mes amis étrangers ont été parmi les plus beaux moments de ma carrière universitaire. Il m'est même arrivé d'affirmer que j'avais, avec des gens d'autres pays s'intéressant aux études classiques, des rapports plus proches qu'avec les savants de mon pays. Pourquoi cela ? Parce qu'avec mes collègues habituels il y avait toujours quelques questions d'élections à venir, de nomination d'un candidat, d'organisation d'une soutenance de thèse, bref toutes sortes de problèmes pratiques qu'il était de notre devoir de traiter et de discuter. Avec les étrangers, au contraire, qui avaient, parallèlement à moi, lu les mêmes auteurs, réfléchi sur les mêmes questions et réagi aux mêmes émotions devant la beauté de certains textes, l'entente était immédiate et profonde. »

Il est des questions pratiques, au sens ancien de la *praxis*, qui ne rebutaient pas Jacqueline de Romilly. En particulier tout ce qui pouvait contribuer à l'essor de la connaissance de la langue grecque et de la Grèce antique en général la mobilisait, et la rapprochait aussitôt de ceux et celles qui nourrissaient le même idéal. Et comme son ouverture d'esprit était totale, elle pouvait conclure des alliances fructueuses. Un signe tout à fait parlant de cette réalité est le recueil qu'elle a fait paraître en compagnie de Jean-Pierre Vernant, *Pour l'amour du grec*, paru en 2000. Il est vrai qu'à ce moment-là le respect mutuel éprouvé par ces deux grands esprits au-delà de leurs choix différents de méthode et de discours avait évolué en amitié collégiale durant leur enseignement simultané au Collège de France.

Pour l'amour du grec, donc. Jacqueline de Romilly aimait passionnément le grec. Elle n'avait pas peur de le dire, et elle disait ...« le grec » : il faut enseigner le grec, il faut apprendre le grec, il faut faire du grec. Alors que quelques-uns, moi en tout cas, je l'avoue piteusement, prennent quelques précautions devant certains auditoires : on parle de grec ancien, de littérature grecque, de civilisation grecque, voire, plus lâchement encore, d'études anciennes. Jacqueline de Romilly, parce qu'elle aimait le grec et qu'elle avait du courage, a laissé en héritage une dynamique institutionnelle dans le mouvement qu'elle a créé avec son collègue académicien Marc Fumaroli, la « Sauvegarde des Enseignements Littéraires », à laquelle se dévoue aussi notre collègue Paul Demont qui en est le président. Jusqu'à ses derniers moments, et malgré la cécité qui l'avait frappée, elle s'est consacrée à cette mission, que sa disparition, ne nous le cachons pas, met en danger. Je ne puis ici que vous renvoyer à la dernière page de son livre *La grandeur de l'homme au siècle de Périclès*, page qu'il faudrait citer in extenso. On y voit Jacqueline de Romilly consciente du peu de temps qui lui reste pour agir, ne cherchant pas inutilement à cacher les infirmités qui l'accablent, laissant entendre, par le ton grave sur lequel elle parle de son action, qu'elle ne se fait pas d'illusions intempestives, mais disant son espoir que ce qu'elle a entrepris sera continué après elle. C'est un des vœux les plus ardents que nous puissions faire.

J'aborde ici le sujet inépuisable des qualités humaines de Jacqueline de Romilly. Les contraintes du temps m'obligent à y couper court. Je vais donc me contenter de me référer à mon expérience personnelle. J'ai rencontré plusieurs fois Jacqueline de Romilly, au cours de diverses manifestations, mais de loin. Une fois je l'ai vue de tout près. C'était à un oral pour je ne sais plus quel diplôme. Je ne me rappelle pas davantage l'auteur sur lequel je planchais. Ce dont je me souviens, c'est de la voix grave et posée de mon examinatrice, et surtout d'une attitude où s'exprimaient la bienveillance et l'attention, voire l'intérêt. Jacqueline de Romilly révélait par là le souci qu'elle avait de tous ceux à qui elle transmettait son savoir et qu'elle guidait de son expérience.

Mais après tout cette confiance n'a rien de très personnel : des centaines d'hellénistes pourraient livrer la même. C'est sur un point de vue collectif que je terminerai cet hommage, en adressant, au nom de tous, un adieu ému à celle qui nous a donné tant de choses, y compris l'exemple lumineux de sa vie.

Je tiens ici à exprimer ma reconnaissance envers Monique Trédé, qui fut très proche de Jacqueline de Romilly, et qui a bien voulu me communiquer un certain nombre d'informations sur un sujet qu'elle connaissait mieux que personne.

Mais je n'en ai pas fini avec les hommages endeuillés. Le premier février dernier, un autre spécialiste de la Cyrénaïque antique disparaissait : André Laronde, sept mois après Denis Roques, comme lui fauché en pleine activité, mais frappé d'une manière subite et inattendue. André Laronde, qui il y a à peine plus d'un an nous présentait, avec Vincent Michel, les thermes romains tardifs d'Erythron en Libye, était membre depuis 1969 de notre Association, qui alors ne savait pas qu'elle accueillait celui qui devait devenir, je cite, « cette grande figure de l'archéologie française et internationale dont les travaux auront marqué de leur empreinte l'étude de la période hellénistique et romaine en Afrique du Nord ». Ces mots sont ceux de la ministre de l'enseignement supérieur et de la recherche. On ne peut qu'y souscrire, et l'on pourrait même ajouter qu'André Laronde fut de manière incontestée le plus éminent spécialiste de la Libye antique.

Il était né à Grenoble en 1940. Ce n'est qu'au moment de préparer l'agrégation d'histoire qu'il se résolut à délaisser cette ville pour la capitale. Dès l'agrégation obtenue, il retourne en Dauphiné, d'abord comme professeur au lycée de Valence, puis, en 1965, comme assistant d'histoire ancienne à la Faculté des Lettres de Grenoble. Son retour dans cette ville et dans cet établissement, qui à partir de 1969 devient composante de l'Université de Grenoble II, correspond manifestement à un attachement pour sa ville et sa province natales, qui s'exprimeront dans un nombre non négligeable de travaux d'histoire relatifs à Grenoble et au Dauphiné. Mais l'envergure de ses capacités de chercheur, d'une part, et d'autre part sa passion pour la Libye, toute intellectuelle d'abord depuis le choix de son sujet de thèse en 1966, charnelle ensuite à partir de sa première mission sur place en 1973, vont l'amener à s'éloigner physiquement du décor de son enfance et de sa jeunesse.

En attendant, André Laronde continue d'enseigner à Grenoble II. Il soutient sa thèse à Paris IV en 1977, préparée sous la direction de François Chamoux et ayant pour titre *Cyrène*

et la Libye hellénistique. En 1978 il est élu professeur d'histoire ancienne à Grenoble II, et en même temps consacre une partie de son activité à la Mission archéologique française en Libye, dont il devient le directeur en 1981. En 1983, il est élu à Paris IV professeur d'histoire grecque et directeur de l'Institut d'épigraphie grecque. En 2003 il est élu à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres.

La thèse d'André Laronde a été publiée en 1987 sous le titre complet *Cyrène et la Libye hellénistique*, « Libykai Historiai », *de l'époque républicaine au principat d'Auguste*. Il s'agit d'une somme qui rassemble les données mises au jour et interprétées par l'auteur sur l'histoire, l'économie et la société de la Libye antique dans la période définie par son titre. L'ouvrage est illustré par de nombreuses photographies. Cette somme se complète par une suite publiée en 1988 dans l'*A.N.R.W.* sous le titre *La Cyrénaïque romaine, des origines à la fin des Sévères (96 av. J.-C.-235 ap. J.-C.)*. Une autre somme est attendue depuis plusieurs années déjà et ne pourra plus guère se faire attendre, malgré, et à cause de, la disparition de son maître d'œuvre, la *Prosopographia Cyrenaica*.

André Laronde a eu des lecteurs particulièrement nombreux pour ses manuels restés indispensables, *La Libye* dans la collection « Que sais-je ? », *La civilisation hellénistique* dans la même collection, et le *Précis d'Histoire ancienne*, écrit en collaboration avec Paul Petit, qui en est à sa 12^{ème} sortie imprimée, en comptant les nouveaux tirages et les rééditions. Ces publications particulièrement visibles constituent une part seulement du trésor de connaissances dispensé par André Laronde dans d'innombrables articles nés de son regard sur le terroir, les constructions, les sculptures et les inscriptions de la Libye.

Auprès de tous ceux qui l'ont connu, André Laronde garde une image vivante, qui ne s'est pas encore, en si peu de mois, transformée en souvenir : l'image même du savant souriant et modeste, admiré par ses étudiants, mais aussi celui d'un maître en relations humaines, trouvant spontanément les formes de dialogue appropriées auprès d'interlocuteurs de diverses cultures et de diverses conditions. Ce dernier trait allait de pair avec un sens de la diplomatie tout à fait bienvenu sur les terrains qu'il fréquentait, et qui aurait été mis à rude épreuve par les violences qui secouent actuellement le pays qu'il aimait. Il ne s'agit pas de se réjouir que ces soucis lui aient été épargnés. Certes le rappel des qualités exceptionnelles d'une personne tend à diffuser une certaine euphorie, mais celle-ci est bientôt brisée par la conscience d'une mort injuste trop tôt survenue.

Mais voici que je me trouve face à une situation insolite. Vous savez que Claude Nicolet est décédé le 24 décembre dernier. Sa disparition a d'ailleurs été évoquée lors d'une de nos séances. Les Actes de notre Association n'ont pas enregistré à son sujet d'adhésion comme membre nouveau. En revanche il figure dans notre fichier en compagnie de son épouse, Madame Hélène Nicolet qui, elle, a été accueillie parmi nous le 24 juin 1965, présentée par Henri Van Effenterre et Pierre Chantraine. Nous sommes donc devant le cas atypique d'un membre de l'Association en quelque sorte par alliance. Pour singulier que soit ce statut, il n'en mérite pas moins respect et sympathie, et il est juste que je rappelle brièvement la carrière et l'œuvre exceptionnelles d'un homme dont le rôle a été important dans nos études et dans la vie intellectuelle de notre pays.

Claude Nicolet, né en 1930, fut normalien, agrégé d'histoire, et membre de l'École française de Rome. Après avoir enseigné aux Universités de Tunis, puis de Caen, il fut nommé en 1969 directeur d'études à l'École Pratique des Hautes-Études, IV^e section, et la même année professeur à l'Université de Paris I, fonctions qu'il occupera jusqu'à sa retraite en 1992. Directeur, à partir de 1978, de l'ERA 757 du CNRS « Fonctionnement des systèmes politiques et sociaux du monde romain et hellénistique », fondateur en 1981 du centre Gustave Glotz de la Sorbonne, sur le destin duquel il veilla pendant plus de dix années, il fut, de 1992 à 1995, directeur de l'École Française de Rome.

Son appartenance à la Société des Études latines est quant à elle parfaitement canonique, et il en fut tout naturellement le président. Mais il était aussi membre de la British Academy, de l'Accademia dei Lincei de Rome et du Deutsches Archäologisches Institut de Berlin, et aussi docteur *honoris causa* des Universités de Liège et de Bruxelles. Spécialiste mondialement reconnu de l'histoire des institutions et des idées de la République romaine, et en particulier de la période des Gracques, il était aussi, pour l'Antiquité, un éminent expert des questions d'ordre économique et démographique. De sa très riche bibliographie, je me bornerai à citer, outre sa thèse de doctorat sur *L'ordre équestre à l'époque républicaine*,

éditée en deux volumes (1966-1974), des sommes plusieurs fois rééditées et traduites : *Le métier de citoyen dans la Rome républicaine* (1976), *Rome et la conquête du monde méditerranéen, 264-27 av. J.-C.*, en deux volumes (1981-1983), *L'inventaire du monde. Géographie et politique aux origines de l'Empire romain* (1988).

Un des traits remarquables de sa personnalité était son intérêt pour l'action politique. Il avait été détaché au cabinet de Pierre Mendès France en 1956 ; il avait aussi été chargé de mission sur l'éducation civique au sein du cabinet de Jean-Pierre Chevènement. Nous lui devons, au titre de ses travaux remarquables de politologue, *L'idée républicaine en France, essai d'histoire critique 1789-1924* (1982), *La République en France. État des lieux* (1992), et *La fabrique d'une nation. La France entre Rome et les Germains* (2003).

Que cette trop brève évocation ait valeur d'hommage adressé fraternellement à sa veuve, que nous assurons ici de notre profonde sympathie.

J'ai donc été amené à évoquer des vies animées par une activité constante et féconde, qui soulignent le dynamisme des études grecques. Pour soutenir et encourager ce dynamisme, les réunions mensuelles de notre Association jouent leur rôle, et l'on peut se féliciter de leur régularité, de leur fréquentation, du maintien à un bon niveau des potentialités d'intervention, et à un excellent niveau des prestations offertes. Les séances de l'exercice qui s'achève aujourd'hui ont été des moments d'une grande richesse. De jeunes chercheurs y ont trouvé le moyen de communiquer et de tester les résultats de leurs travaux. Grâce à Nicolas Kyriakidis, à Flore Kimmel, à Sébastien Morlet — certes toujours en pleine jeunesse mais armé d'une expérience déjà magistrale —, à Richard Veymiers, à Pauline Le Ven, nous avons vu aborder des questions d'investigation littéraire, mettant en cause l'hymne homérique à Apollon, les fragments (ou le fragment) de Timothée de Milet, et ce qu'on peut connaître du *Contre Porphyre* d'Eusèbe de Césarée, et de nouvelles données archéologiques, sur les représentations sculptées des poètes et sur les cultes isiaques d'Amphipolis.

En vertu de notre coutume, la part belle a été faite aux interventions de différents experts qui, chacun à sa manière, nous ont surpris en apportant au trésor des connaissances des pièces nouvelles qui ont pu faire l'effet de révélations. Grâce soient rendues pour cela à Paul Demont pour l'interprétation des nouveaux fragments d'Hypéride, à Gianfranco Agosti pour le lien qu'il a su rendre évident entre la poésie épigraphique tardive et les œuvres littéraires contemporaines, à Michel Narcy qui a mis fin à l'oubli injuste dont était victime le Père Grou, traducteur de Platon, à Brigitte Mondrain pour sa passionnante enquête sur les processus de conservation, production et exportation des manuscrits grecs dans la Constantinople conquise, à Catherine Dobias et Jean-Sylvain Caillou pour la présentation d'importantes découvertes épigraphiques concernant les cultes de Cyrène, à Laurent Pernot pour la mise en évidence du rapport entre l'idée et l'expression autour de l'ébauche de théorie émise par Plotin, et le rapport de cette problématique avec les concepts latins de *meditatio* et de *cogitatio*, à Jacques Jouanna enfin pour une belle leçon de méthode à propos de la reconstitution du texte du *Pronostic* d'Hippocrate, qui ne prétendait pas atteindre, disait son auteur, à la précision mathématique, mais qui affichait des résultats pratiquement aussi fiables que ceux de cette science.

Toutes ces communications ont suscité des questions et des réflexions qui montrent bien qu'elles n'ont pas été prononcées devant un public passif, mais devant un auditoire attentif, réactif, et critique s'il le faut. Notons en outre que quatre d'entre elles étaient accompagnées de projections, selon une habitude qui mérite d'être maintenue, puisque la vue est, après l'ouïe, la grande porte d'entrée du savoir.

Cette année 2010-2011, si elle a vu notre Association perdre plusieurs de ses membres, a vu en revanche une quantité que l'on peut dire record de nouvelles adhésions : 22 membres nouveaux nous ont rejoints, jeunes dans leur grande majorité. Nous avons là un signe évident de l'attrait exercé par les études grecques. Et aussi du pouvoir d'attraction de notre Association elle-même, dont l'image est assez dynamique pour attirer de jeunes chercheurs. Mais je n'oublie pas le rôle joué dans ce phénomène par ceux d'entre nous qui s'efforcent de convaincre leurs jeunes collègues ou leurs élèves de se joindre à nous.

Cet afflux d'adhésion constitue le côté ensoleillé de notre paysage. Il ne doit pas nous éblouir. Le côté sombre ne doit pas être perdu de vue. Dans un certain nombre d'Universités, on ne voit pas les étudiants se diriger avec autant d'enthousiasme vers les filières classiques,

et les enseignements de grec sont les premiers à en souffrir. Il y a désormais des Universités comptant zéro inscrit à l'agrégation de lettres classiques. Alors, c'est vrai, les jeunes gens qui accèdent aux études doctorales dans les disciplines historiques, littéraires, philosophiques ou linguistiques visant le monde grec antique sont nécessairement des convaincus, voire des passionnés. Il faut aujourd'hui de la conviction, de la passion, et du courage pour se lancer dans une carrière dans le domaine grec. Que pouvons-nous faire pour ceux qui ont ce courage ? Le pouvoir de notre association est tenu dans le tourbillon du monde actuel. N'en laissons cependant rien perdre. Nous devons continuer à être proche de ces jeunes gens qui nous font en quelque sorte confiance. Il faut que notre association devienne aussi jeune d'allure et d'esprit qu'elle est vénérable par les ans. De ce côté l'évolution est en route.

Une autre évolution positive est le développement des liens et des actions communes avec les mouvements qui soutiennent les mêmes valeurs que nous. C'est une nécessité désormais bien comprise. Il se trouve que cette année n'a pas été une année de négociations dures avec des autorités de tutelle souvent peu compréhensives ou mal inspirées. J'ai donc été dispensé d'y prendre part. Mais le danger demeure et il nous faudra de nouveau agir.

On peut compter, je crois, sur l'énergie et l'inventivité des meilleurs d'entre nous. Si mon discours était une reddition de comptes, je décrirais en détail le travail fourni par les membres du secrétariat, le trésorier, la bibliothécaire, sans oublier les responsables de la Revue, ni non plus ceux qui ont permis à la commission des prix de remplir son office. Qu'il me suffise de les remercier chaleureusement en votre nom. J'y ajouterai l'expression de la gratitude personnelle que je dois à Michel Fartzoff notre secrétaire général, pour sa rigueur son efficacité et la disponibilité dont il fait preuve en dépit de toutes les autres tâches qui sont les siennes. Le message que je veux laisser à celle qui va me succéder, Valérie Fromentin, qui sait de quoi je parle quand j'évoque le rôle du secrétaire général, est qu'il est gratifiant de présider une association aussi tonique avec l'aide d'une équipe aussi efficace.